XVe ANNÉE — N° 4824 — MARDI 12 JANVIER 1904

LA CROIX

5 CENTIMES — 27, Grande-Rue St. — DE ROUBAIX-TOURCOING — 25, Rue Gustave Delaporte — 5 CENTIMES

BUREAUX — LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE. — TÉLÉPHONE : 672 — (POUR PARIS : 5, rue Bayard, 5)

Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie française.

LA JOURNÉE

C'est M. Wallon qui présidera la séance d'ouverture du Sénat et M. Rauline celle de la Chambre.

×

Une élection sénatoriale a eu lieu dimanche dans le Nord. Un candidat antiministériel, M. Chatteleyn, est élu grâce au désintéressement de M. Scrive.

×

M. Piou a fait acclamer dimanche le programme de l'« Action libérale » par 5000 personnes, à Boulogne-sur-Mer.

D'autres réunions ont eu lieu à Toulon et dans le Jura.

×

Il s'est tenu dimanche à Auray un Congrès libéral, sous la présidence de M. Guilloteaux.

×

L'émotion causée par l'arrestation et l'expulsion de M. l'abbé Delsor n'est pas calmée.

Le patriotisme fait encore vibrer l'âme française.

M. Louis Olivier se joindra à M. Chevrier [illegible] pour interpeller sur et rapprochera l'attitude du gouvernement envers M. Delsor de celle qui fut observée envers M. Vandervelde.

×

D'après une note parue à l'« Officiel », l'excédent réel des retraits sur les versements aux Caisses d'épargne, en 1903, s'est élevé à 201 millions 204 432 fr. 06.

En même mois du règne de M. Combes (1er septembre 1902 au 1er janvier 1904), cet excédent ne chiffre par le formidable total de 375 millions 389 773 fr. 96.

×

On commence à désespérer du sort de la « Vienne ».

×

ÉTRANGER. — Les nouvelles officielles au sujet du conflit entre la Russie et le Japon sont de beaucoup meilleures. Elles démentent toute une série de dépêches alarmantes publiées ces temps derniers.

Par contre, les dépêches publiées ce matin par les journaux de Londres contiennent encore des informations de nature à renouveler les inquiétudes.

Une grande querelle épistolaire s'est élevée entre le duc de Devonshire et M. Chamberlain. C'est toujours la question de la protection et du libre-échange qui en fait le sujet.

Tous les ministres étrangers en résidence à Belgrade ont reçu l'ordre de partir puisque le roi Pierre Ier refuse de disgracier les assassins d'Alexandre et de Dragg.

Une forte bande bulgare est entrée sur le territoire turc. Il y a eu combat entre elle et les troupes turques. Les Bulgares auraient perdu cent hommes.

Le bombardement de Saint-Domingue a recommencé hier. Un obus a éclaté à la légation des Etats-Unis.

La Jeunesse catholique

C'est une chose nouvelle que la Jeunesse catholique dans notre pays et qui remonte à dix-huit ans à peine.

Autrefois, il y avait sans doute des jeunes gens catholiques nombreux, excellents, dévoués ; mais il n'y avait pas la Jeunesse catholique, la Jeunesse catholique associée, unie, organisée, prenant conscience d'elle-même, expression de la génération qui monte et qui, s'il plaît à Dieu, nous donnera un avenir largement réparateur du présent.

Que l'heure soit triste et l'horizon sombre, nul ne peut le nier. Mais reportons-nous à cent ans, moins que cela, à soixante ans en arrière. De cette époque Montalembert nous a laissé une description attristée : « Combien étions-nous alors de jeunes chrétiens même dans les collèges les mieux famés? A peine un sur vingt. Quand nous entrions dans une église, est-ce que la rencontre d'un de ces jeunes gens des écoles, d'un de ces hommes du peuple qui remplissent aujourd'hui nos temples, ne produisait pas presque autant de surprise et de curiosité que la visite d'un voyageur chrétien dans une mosquée d'Orient? »

L'aveu est plus frappant encore dans la *Confession d'un enfant du siècle*.

Dieu merci! nous avons fait du chemin depuis lors et gagné autant de terrain que le respect humain en a perdu. L'enseignement libre, s'il n'a pas donné tout ce qu'on déclare maintenant avoir attendu de lui, a certainement reconstitué le foyer chrétien, ramené la pratique religieuse et le fréquentation des sacrements. On lui doit enfin la *Jeunesse catholique*. Sur tous les points du territoire nous assistons à une merveilleuse éclosion de groupements de jeunesse.

C'est un réconfortant présage. Et je crois que l'inquiétude qu'il inspire à nos adversaires n'est pas feinte.

Qui n'a lu ces pages délicieuses de M. de Vogüé intitulées les *Cigognes*? L'admirable écrivain, notant les manifestations intellectuelles du retour à l'idée chrétienne, les compare à ces « bonnes voyageuses qui précèdent les hirondelles, annonçant la saison de lumière avant même que le ciel s'éclaircisse ».

Nos groupes de Jeunesse catholique ne sont-ils pas pareils, eux aussi, aux cigognes messagères du printemps?

Et s'il faut dire aux lecteurs de la *Croix*, capables plus que tous autres d'en saisir la raison, pourquoi il est permis de faire fonds sur ces groupements, voici :

Ils n'hésitent pas à se proclamer nettement catholiques.

On leur a dit : « Avec votre programme de piété, vos aumôniers, votre étiquette catholique, vous détournez de vous bien des bonnes volontés. Si vous étiez plus larges, si vous aviez un titre moins provocant, vous effraieriez moins et vous attireriez davantage. »

Ils ont répondu : « Le lien qui nous unit est notre foi. Si nous le desserrons tout est épars. Et puis, l'affirmation est une puissance! Puissance de ralliement pour les amis, puissance de conquête sur les indifférents, puissance d'élan contre l'adversaire.

» D'ailleurs, ce n'est pas à l'heure où la pensée vacillante de nos contemporains cherche des points d'appui qu'il faut diminuer l'énergie de notre affirmation catholique ; à l'heure où, nous indiquant notre devoir, l'ennemi prétend murer notre foi dans notre vie privée comme le Christ dans le sanctuaire, nouveau tombeau sur lequel il appose des scellés.

» Nous sommes et nous restons la *Jeunesse catholique*. Tant pis pour ceux qui ne seront pas contents. »

Restez la *Jeunesse catholique*, nous ont répondu, interrogés par nous, nos maîtres et nos chefs.

« C'est vous qui avez raison dans la voie où vous êtes engagés, nous a écrit M. Brunetière ; c'est fuir le combat et livrer la patrie que s'imaginer que la lutte est ailleurs ».

Fièrement catholique, cette Jeunesse est de plus résolument sociale : sociale parce que catholique.

Elle croit que tout n'est pas pour le mieux dans la plus individualiste, sinon la plus égoïste des sociétés, et que si tant de gens sont devenus *socialistes* c'est peut-être parce que, trop d'autres n'ont pas été suffisamment *sociaux* ; elle sait que toutes les forces émancipatrices sont contenues dans l'Evangile et que le progrès véritable ne sortira jamais d'aucun autre livre, d'aucun autre code ; elle se dit que si l'Eglise, d'un geste large et qui l'enchante, lui montre l'avenir, c'est que toujours elle a fait de même, qu'à toute époque l'Eglise se dégage des ruines des choses qui passent ou qui tombent, et découvre à l'humanité, à mesure qu'elle s'avance, des horizons nouveaux de justice et de fraternité.

Mais « hardiesse » n'est pas synonyme de témérité.

Comme un petit enfant qui se fie à sa mère, elle interroge l'Eglise et met sa main dans la sienne pour être dirigée, maintenue, aidée dans les passages difficiles.

Là est sa force, sa sauvegarde.

S'il est, en effet, un danger pour la Jeunesse catholique, c'est qu'on la mette trop en avant, qu'on la flatte et qu'elle croie pouvoir marcher seule. Parce que nous sommes en démocratie et sous un régime de suffrage universel, les hommes mûrs ont pour la Jeunesse quelques-uns des égards qu'avaient autrefois les courtisans pour l'héritier du trône.

Mais l'Eglise est là qui, tout en l'encourageant, le rappelle à l'humilité.

S'adressant à la Jeunesse catholique italienne, le Pape Pie X disait ces jours derniers :

« Dans tous les temps, les anciens » furent les chefs et les directeurs de » peuples, les jeunes furent les bras et » les exécuteurs fidèles. L'âge présent » voudrait intervertir cet ordre. Mais » comment est-il possible qu'elle remporte la victoire une armée dont la » direction serait aux mains de ceux qui, » si généreux soient-ils, n'ont par encore » la maturité de l'esprit et une profonde » expérience? »

Ces paroles du Pape nous sont précieuses. Nos amis se tromperaient qui croiraient pouvoir se passer d'être enseignés. Nous continuerons donc d'appeler, dans nos Congrès, dans nos réunions, les chefs, les maîtres, dont les conseils et le direction nous sont nécessaires.

Et puis, le travail d'organisation est en conflit présentement contre la présomption intellectuelle.

L'*Association catholique de la Jeunesse française*, fédération des groupes de Jeunesse catholique, se définit elle-même une *camaraderie organisée*. L'organisation est sa préoccupation constante. Dans le conviction que le meilleur des catholiques peut en grande partie être imputé à leurs divisions et à leur individualisme, elle entend que la génération qui vient soit formée de bonne heure à l'apprentissage de l'union et de la discipline.

C'est l'explication de toutes ces *Unions régionales, départementales, diocésaines* qui partout se constituent, ruches dont les cercles d'études et les groupes ruraux sont les cellules chaque jour plus nombreuses et plus adhérentes. Fédérés, mais autonomes, ces groupes nomment eux-mêmes leur président, leur bureau. Car, dans la *Jeunesse catholique*, l'élection est un principe fondamental : à part les aumôniers, demandés à l'autorité religieuse, tous sont élus. Quel autre critérium pour mettre en lumière ceux qui doivent diriger? Et quel meilleur procédé pour former de bonne heure ces « jeunes » à la vie civique, à l'action volontaire mais disciplinée?

Un jour, c'était en 1891, au retour du premier pèlerinage de Jeunesse à Rome, les Italiens nous assaillirent en gare de Pise, les pierres et les crachats pleuvaient. De Roquefeuil, notre président d'alors était passé aux portières des compartiments et, au nom du Pape et de la France, nous avait demandé de rester calmes. Et je vois encore un de mes camarades, le rouge au front, les lèvres crispées, se rappelant la consigne, jeter l'arme qu'il tenait à la main et croiser les bras. Avec des jeunes gens de cette trempe il y a quelque chose à faire, puisqu'à la discipline ils savent sacrifier leurs sentiments intimes et jusqu'à l'expression de généreuses révoltes. Et pour ne parler que des poings retenus à Pise, je ne sache pas que, pour s'être abstenus cette fois, ils aient rien perdu de leur vigueur dans les occasions où l'ordre a été donné de s'en servir collectivement. Demandez à Messieurs les apaches qui voulaient faire du bruit dans les églises et qu'il a fallu, selon l'heureuse expression de M. Piou, convaincre par d'autres arguments que ceux de la dialectique!

L'occasion reviendra de rencontrer « ces Messieurs » ou d'autres. Ce qui perd les catholiques, autant que leurs divisions, c'est leur préférence pour ce que M. Combes appelle, dans ce langage attique vanté par Anatole France, les « coups de gosier ».

Les Congrès ont du bon, de même les conférences : on s'y fait des idées communes — et peut-on vraiment agir ensemble si on ne pense de même? — Et puis, dans ces réunions, on se connaît, on se prépare, on s'entraîne, on forme les rangs, on se rive au poignet l'un de l'autre une chaîne semblable à celle dont se liaient, deux par deux, les anciens Gaulois avant de marcher au combat.

Mais défions-nous de le politique oratoire, du verbalisme, des feux d'artifice de phrases qui déroulent leurs périodes comme des fusées pour ne laisser ensuite qu'un peu de bruit et de fumée. Il faut que la Jeunesse catholique se prépare à l'action virile.

Des jeunes gens qui, comme ceux de La Roche-sur-Foron, de Poitiers et d'ailleurs, ont été conduits en prison, les menottes aux mains, pour avoir défendu la liberté ; ceux qui, à Belleville et à Plaisance, ont reçu des coups..... et en ont donné, ont peut-être fait autant pour la cause que s'ils eussent été d'éloquents orateurs.

Ayons le loyauté de nous l'avouer à nous-mêmes, et sans faire étalage de résolutions que souvent il ne dépend pas de nous de tenir, préparons-nous à rendre à notre foi de véritables témoignages.

En attendant, organisons-nous. Le groupe de Jeunesse catholique sur sa triple base, piété, étude, action, est chose simple. Que les catholiques nous aident à en fonder, que le clergé surtout continue à nous soutenir. Je songe au curé de campagne, au petit vicaire qui doit et peut être, non pas précisément le chef, mais l'initiateur, mais le guide.....

..... Les cigognes, [illegible] de Vogüé, reviennent toujours aux clochers.

Les clochers sont nombreux sur notre sol de France. Qu'au pied de chacun se fonde un groupe de Jeunesse catholique, ne fût-ce que pour défendre, le moment venu, l'église que domine le clocher.

Que tous ces groupes soient reliés entre eux, et peu à peu ils formeront, eux aussi, un bloc : un bloc qui, pour n'être pas « maçonné » avec le mortier des faveurs, n'en sera pas moins solide, maintenu par le ciment de la foi commune et de l'amitié chrétienne.

Que les jeunes catholiques le veuillent et l'avenir est leur, surtout s'ils se pénètrent bien de cette vérité :

La victoire ne s'improvise pas, elle se prépare.

HENRI BAZIRE.

ROME

La musique sacrée

L'application du *motu proprio* sur la musique sacrée est suivie de très près par S. S. Pie X. En attendant, au point de vue du chant grégorien, les « chapelles » des églises sont autorisées toutefois à se servir de leur « libri chorali » jusqu'au moment prochain où, par l'initiative de la Commission pontificale, d'autres seront édités.

Le Saint-Père avait hâte de réaliser cette réforme ; n'eût-il été la crainte de causer quelque désarroi dans les « chapelles » des basiliques romaines, qui se fussent trouvées désorientées pour les cérémonies de la Noël, le *motu proprio* eût paru auparavant. De là l'écart entre la date du document et sa publication.

Il ne sera pas inutile de dire ici que la *séminaire français* et le *collège germanique* ont devancé, avec quelques autres séminaires, les désirs du Saint-Siège. Depuis longtemps, le séminaire français en particulier fait l'admiration de ceux qui assistent à ses solennités par la perfection avec laquelle il chante les mélodies grégoriennes. C'est le que Don Perosi aime à venir se délasser, en tenant l'orgue aux jours de fêtes.

Dimanche dernier, pour citer cet exemple, à l'église de *Santa-Maria in aia* qui est le titre cardinalice de S. Em. le cardinal Richard, le séminaire français a fourni une preuve remarquée de la formation achevée de sa *Schola cantorum* durant la messe chantée par Mgr Glorieux, et avant la bénédiction du Saint Sacrement donnée par S. G. Mgr Touchet.

H. SIMON.

—o—

On assure dans les cercles du Vatican que le Pape, dans le but d'éviter tout essai d'usage du prétendu droit de *veto*, disposerait que chaque cardinal, au moment de sa création, prêterait serment de ne jamais consentir à exercer, au nom de son gouvernement, le droit de veto dans les conclaves futurs. Les cardinaux actuellement créés prêteraient également serment.

—o—

Rome, 11 janvier. — Le Pape a reçu ce matin Mgr Touchet, évêque d'Orléans. (*Havas.*)

Gazette

UNE RÉPLIQUE

M. Urbain Gohier, qui a passé quelques jours parmi les ministériels, et qui a pris rang depuis dans l'opposition gauchiste, ne paraît pas avoir gardé à ses anciens amis un excellent souvenir.

M. Gérault-Richard ayant cru devoir égratigner l'ancien camarade Urbain Gohier, celui-ci vient, sous forme de demande en autorisation de poursuite contre le député de la Guadeloupe, d'écrire une lettre cinglante où M. Gérault-Richard est fouaillé de la plus cruelle façon.

Il nous est impossible de citer ici, même la plus bénigne des épithètes dont M. Gérault-Richard est gratifié.

Par ricochet, M. Urbain Gohier atteint M. Jaurès et la majorité ministérielle en général. Parlant de M. Jaurès, M. Gohier écrit :

« La Chambre s'est solidarisée en quelque sorte avec ce Barras boursouflé de qui l'avidité, le cynisme jouisseur, les rouéries sournoises et l'écœurante pleutrerie, arrivant au seuil du pouvoir, annoncent une fin de régime. »

Nous ne savons pas si l'autorisation de poursuivre sera accordée à M. Urbain Gohier ; mais vraiment, après cette exécution, cela est-il bien nécessaire?

CHAMBARDEMENT

On nous écrit de Dinan :

Pour se venger du succès des élections complémentaires municipales qui ont donné en novembre dernier l'Hôtel de Ville aux libéraux, le préfet des Côtes-du-Nord, sur les instances du député *provisoire* Baudet, vient de révoquer de leurs fonctions les administrateurs libéraux de toutes les Commissions de la ville de Dinan, pour les confier à des ministériels.

L'opinion est vivement surexcitée par ce coup de force que rien n'excuse, et aux prochaines élections municipales le préfet aura la réponse des électeurs.

INVASION DE PEAUX-ROUGES

Les Parisiens qui se promenaient hier soir sur les boulevards n'étaient pas peu étonnés de croiser une petite troupe étrange : deux Indiennes, des *squaws*, s'il vous plaît et un magnifique Peau-Rouge tenant à la main un enfant. Les femmes étaient enveloppées de manteaux rouges éclatants. L'Indien, lui, portait le costume des coureurs de prairie, si souvent décrit par Fenimore Cooper. Ses cheveux étaient tressés en petites nattes, un justaucorps de chasse l'enserrait, et il portait aux jambes les traditionnels mocassins. Il ne lui manquait, vraiment, que le tomahawk à la ceinture et quelques scalps fraîchement coupés...

— Ce sont de faux apaches, disaient les uns. — Mais non, opinaient les autres, ce sont des apaches authentiques.

Enfin un vieux monsieur, après avoir un instant examiné le groupe, déclara, à l'assentiment général :

— Ce sont évidemment de vrais apaches des pampas puisqu'ils se promènent honnêtement sans rien casser, sans injurier qui que ce soit, contrairement aux habitudes des apaches du « bloc ».

HOMMAGE MÉRITÉ

L'année dernière mourait à Craintilleux (Loire), l'abbé Maurice Gondin.

Un certain nombre d'admirateurs de ce vaillant prêtre ont résolu d'honorer sa mémoire en faisant placer sur sa maison natale, à Lyon, une plaque commémorative surmontée de son buste en bronze.

L'abbé Gondin avait débuté tout jeune prêtre dans les missions du Dahomey, en 1860. La maladie l'avait obligé à quitter ses sauvages. Il revint en France comme professeur à l'abbaye de Cîteaux. Lorsque surgit la guerre de 1870, ce prêtre patriote organisa avec ses plus grands élèves un corps de francs-tireurs.

Après la guerre, il s'adonna à l'étude de la botanique et de l'apiculture, et créa le célèbre jardin botanique de Cîteaux.

CAMBRIOLAGES POSTAUX

Lorsque les jacobins, par leurs excès de despotisme, auront réveillé en ce pays les énergies qui les balayeront, on se demandera vraiment si on ne vient pas de vivre un rêve, et s'il a été possible qu'une pareille oppression ait pu être supportée un seul jour. Parmi les plus odieux abus de pouvoir, il faut noter le cambriolage impudent des correspondances privées.

On nous écrit de l'Orne où les faits suivants se sont passés :

Une mère écrit à sa fille, sécularisée, il est vrai, mais ne faisant pas l'école ; la lettre arrive déchirée et rattachée avec des ficelles.

On n'épargne même pas les enfants. Une petite pensionnaire de la Providence reçoit de sa tante, sécularisée, une lettre, déchirée aussi, avec la note : *Ouverte par autorité de justice.*

Il y a quelques jours, le juge d'instruction interroge une sécularisée sur des choses que sa sœur, mère de famille, lui a écrites. « Mais ma sœur ne m'a jamais parlé de cela. — Comment, vous osez nier! mais lisez donc! » Et le juge présente à l'inculpée une lettre qu'elle n'avait pu recevoir, puisqu'il l'avait saisie à la poste.

Doux pays!

L'ÉLECTION DU NORD

ŒUVRE DE L'« ACTION LIBÉRALE »

L'*Action libérale populaire* a payé assez cher la défaite de M. Tribourdeau, radical, candidat ministériel au Sénat dans le département du Nord, pour avoir le droit de s'en réjouir pleinement et hautement comme de sa chose.

Car elle a obtenu le succès de M. Chatteleyn, candidat progressiste antiministériel, au prix d'une abnégation que j'appellerai volontiers héroïque.

M. Chatteleyn est un homme d'affaires qui contribue grandement aux victoires électorales remportées à Roubaix depuis 1896 sur les collectivistes. Aussi, d'une part, nous apprécions ses mérites, et, de l'autre, nous voulons le croire, il sera le premier à reconnaître que c'est M. Emile Scrive, candidat libéral, qui a fait son élection.

Il résulte, en effet, des deux premiers tours de scrutin que le candidat progressiste, réduit à ses propres forces, disposait de 493 voix, pas une de plus, quand le candidat radical ministériel était maître au premier tour de 885 voix.

La majorité de ce dernier eût donc été décourageante, si le candidat libéral ne l'avait réduite à moins quarante, en obtenant 743 suffrages sur son nom et sur son programme.

Il devenait dès lors évident que M. Scrive serait élu au troisième et dernier tour de scrutin, si M. Chatteleyn lui apportait l'appoint de ses 481 voix. Quand je dis l'appoint, je dis le mot qui me semble convenir ; car, si 743 voix contre 885 sont une minorité formidable, 493 voix ne peuvent compter dans la lutte que comme un appoint.

Et pourtant, ce n'est pas l'appoint qui est venu grossir la superbe minorité pour en faire la majorité, c'est la superbe minorité qui a porté l'appoint au siège sénatorial du Nord : au troisième tour de scrutin, M. Scrive s'est retiré, donnant ses 743 voix à M. Chatteleyn, qui est ainsi passé de 481 voix obtenues au second tour à 1196 obtenues au troisième.

L'attitude de M. Scrive ne fait pas seulement honneur à son désintéressement, elle fait honneur à son sens politique et à son patriotisme éclairé.

Avant tout, il fallait assurer l'échec du candidat ministériel.

Pour cela, la réunion des voix progressistes et des voix libérales était indispensable.

M. Scrive était sûr de son désintéressement ; il était sûr aussi de la discipline de ses électeurs.

L'entrée tardive et dangereuse pour sa

FEUILLETON DU 12 JANVIER 1904 — 1re —

Les Millions des Rafford

PREMIÈRE PARTIE

ÉRRANTE

I

TOMBÉE DU CIEL

— Eh bien! vous voilà encore battu, Monsieur le recteur!

— A plate couture, j'en conviens. Trois fois de suite faire dame! c'est vraiment avoir une chance insolente.

— Mais la chance tourna vous le savez, et vous vous rattraperez demain ; comptez-y.

— Heu! Heu! je ne sais pas trop, dit le recteur avec une petite moue de bonhomie modeste ; vous battre, ce n'est pas commode : vous êtes d'une force!

Au lieu d'accueillir cet éloge avec une légitime satisfaction, son interlocuteur eut un triste sourire et murmura avec une amertume qui trahissait une inquiétude poignante :

— Plaise au ciel que je sois aussi fort d'un autre côté!

L'ecclésiastique, quittant aussitôt le ton de plaisanterie badine, dit avec une sollicitude affectueuse :

— Alors, vous n'êtes pas bien portant?

— Pas trop.

— Cependant, vous n'avez pas mauvaise mine.

— Sans doute... ma figure est bonne, je ne le conteste pas ; mais, comme disait ma pauvre mère quand on lui faisait une semblable remarque : « Je n'ai pas mal à la figure. » Je me sens atteint, gravement atteint.

— Allons! allons! pas de découragement ; vous êtes solide malgré tout et vous en avez encore pour longtemps à vivre ; parlons que vous nous enterrerez tous.

Le prêtre éclata d'un bon rire joyial.

Le recteur de Kérioc était un homme aimable et plein de gaieté ; cette sérénité communicative tenait moins à sa florissante santé qu'à la paix de sa vie douce, régulière et pieuse. Sa piété sincère, sa bienveillance naturelle et sa bonté faisaient de lui un être simple, spontané, joyeux.

Son visage rond et coloré, ses cheveux drus, ses yeux vifs accentuaient encore cette impression de réconfort qu'il répandait autour de lui.

M. de Lorient, le maître de la maison hospitalière où il venait presque chaque soir pour la partie de dames, faisait avec lui un contraste navrant : il était maigre, pâle, et sa physionomie tourmentée, ses regards tour à tour inquiets et mélancoliques, ses gestes lassés, tout décelait en lui une détresse physique et morale qua rien ne pouvait guérir.

Aux encouragements du bon recteur de Kérioc, M. de Lorient ne répondit que par un soupir bruyant.

Alors, deux femmes jusque-là muettes et qui semblaient dans le voisinage de la table de jeu lever sur lui la tête avec une nuance [illegible] d'impatience.

— Monsieur le recteur, dit la plus âgée d'une voix irritée, voyez comme mon mari est déraisonnable ; du matin au soir il nous psalmodie cette antienne de maladie, de sombres pressentiments, de mort ; c'est agaçant de l'entendre sans cesse se plaindre et se lamenter. N'est-ce pas vrai, Gabrielle?

— Certainement, répondit la jeune fille ; papa nous rend la vie absolument désagréable.

Le bon curé les regarda une seconde avec stupeur ; la pensée que le cœur d'une épouse, le cœur d'une fille ne trouvaient pas une parole de sympathie pour consoler ce malade et qu'ils ne songeaient qu'à leur propre quiétude, le dérouta.

Il les considérait avec une attention nouvelle ; on eût dit que pour la première fois il remarquait la raideur inquiétante de Mme de Lorient, ses traits durs, ses lèvres méchantes, son ossature grossière, ses yeux lacérés ; on eût dit que pour la première fois il constatait chez Gabrielle de Lorient une ressemblance frappante avec sa mère et cette expression identique de dureté égoïste qui n'était même pas atténuée par les grâces riantes de la jeunesse.

Il fit un effort pour secouer l'impression pénible qu'il venait de ressentir et dit avec la rondeur affectueuse qui lui était coutumière :

— Allons... Allons... vous exagérez tous les uns et les autres ; il n'y a ici ni maladie grave, ni vie désagréable ; vous avez, au contraire, tout ce qu'il faut pour être heureux en famille : un ménage modèle, des enfants charmants.

A propos, ajouta-t-il, enchanté de trouver une aimable diversion, comment va M. Emile? avez-vous de ses nouvelles?

— Oui, répondit le père, avec vivacité, nous avons eu de lui une charmante lettre ce matin.

— Il plaît-il toujours à Vincennes?

— Oui, il aime son poste, mais il va le quitter sans doute. Son chef d'escadron vient d'être nommé directeur de la section technique d'artillerie à Paris, et il paraît qu'il demande Emile comme auxiliaire.

— Et vous ne m'en disiez rien!

— J'allais justement vous l'annoncer.

— Cette situation lui conviendra-t-elle?

— Oh! tout à fait ; pensez donc qu'il aura sa résidence à Paris — ce que mon fils apprécie fort ; — puis il en aura fini avec cette vie de caserne qui le lassait souvent par sa monotonie ; il aura la vie de bureau c'est vrai, mais des travaux si intéressants, si variés! c'est une partie du cerveau de l'armée qui travaille là. Son avenir sera brillant.

— Surtout sous les ordres d'un chef qui lui témoigne une estime si particulière.

— C'est un chef qui la connaît et qui sait l'apprécier ; aussi sa carrière est assurée dès maintenant.

— Pour moi, dit le recteur avec un sourire de satisfaction, j'ai toujours prédit qu'il arriverait aux étoiles ou à la plume blanche. Brave M. Emile!

Mme de Lorient, qui tirait son aiguille à petits coups nerveux et saccadés, interrompit son travail par un haussement d'épaules.

— Ne le vantez pas trop, Monsieur le doyen ; il a des qualités, c'est incontestable, mais il a les défauts de ses qualités, celui-là!

— Que voulez-vous dire, Madame?

— Que cette fameuse bonté, dont on le loue sans réserve, n'est la faiblesse et l'indécision ; il veut à chaque impulsion ; chez lui peut le faire tourner à sa guise ; ce n'est pas un homme, mais une femmelette.

— Ta, ta, ta... plaignez-vous donc.

— Certainement, je connais les multiples inconvénients de sa douceur.

— La mariée est trop belle.

— Parfaitement, l'excès ne vaut rien et je préfère un juste milieu en tout.

— *In medio virtus*, conclut l'abbé avec son bon rire, qu'il voulait rendre communicatif.

Mais il ne le fut pas.

Il consulta sa grosse montre d'argent.

— 9 h. 1/2! diantre! Et moi qui dis la messe demain matin à 6 heures! Je vous demande, Mesdames, la permission de me retirer.

M. de Lorient l'accompagna jusqu'à la porte de la cour, pendant que Gabrielle et sa mère reprenaient silencieusement leur couture.

Ce soir-là, la lune claire et brillante inondait la campagne d'une lumière tranquille.

Au milieu de ce paysage breton qui se déroulait dans sa monotonie calme, se dressait le château du Plessquer. Sa masse grandiose s'imposait fortement dans la clarté laiteuse et ses tourelles gothiques se profilaient nettement sur le ciel clair ; tout autour, les groupes confus des arbres du parc répandaient une obscurité mystérieuse ; on entendait le murmure de la rivière d'Auray.

Les deux amis s'arrêtèrent un instant devant la majesté du décor.

— C'est un merveilleux échantillon de l'art du XVe siècle! s'écria le recteur avec enthousiasme ; les réparations ont été faites intelligemment. Vous possédez la plus belle construction de toute la contrée ; vous êtes heureux de la posséder.

— Vous me flattez.

— Du tout, je suis sincère ; ce n'est pas que je ne me contente de mon modeste presbytère. Chacun aime sa maison, si petite soit-elle. Et à ce propos, nous n'avons pas parlé des malheureux Lautram qu'un incendie a ruinés cette nuit.

— J'ai entendu parler du sinistre, mais j'ai eu tant à faire aujourd'hui qu'il m'a été impossible d'aller jusque-là voir l'étendue du désastre ; qu'y a-t-il au juste?

— Tout est brûlé, tout, absolument tout.

— Quel malheur!

— Les pauvres gens sont désolés ; je me suis occupé d'eux, naturellement.

— Ah! attendez donc.....

M. de Lorient tira deux louis de son gousset et les glissa dans la main du recteur.

— Prenez cela pour eux. Je ne puis m'en faire, hélas! vous savez que je ne suis pas riche, bien que propriétaire du château que vous admirez. Et surtout, ne parlez pas de cette légère offrande à ma femme, n'en parlez pas.

(*A suivre.*)

CHARLES DE VITIS.

(*Droits de traduction et de reproduction réservés.*)

RÉPANDRE

le Petit Manuel de Propagande

DE LA BONNE PRESSE

On trouve [illegible] prix [illegible] de propager la bonne presse. — Nous le remettons franco sur demande.